Histoire(s) de rencontre(s), histoire(s) d'amour ? De l'époque romantique à Meetic

Nicole Cadène

▶ **To cite this version:**

Nicole Cadène. Histoire(s) de rencontre(s), histoire(s) d'amour ? De l'époque romantique à Meetic. 2016. halshs-01408188

HAL Id: halshs-01408188
https://shs.hal.science/halshs-01408188v1

Preprint submitted on 3 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Histoire(s) de rencontre(s) histoire(s) d'amour ?
De l'époque romantique à Meetic

Loin de la foule déchaînée[1]*,* adapté en 2015 au cinéma par Thomas Vinterberg du roman éponyme de Thomas Hardy[2], nous permet d'entrer dans le vif du sujet : l'héroïne fait trois rencontres à travers lesquelles on saisit les deux motifs principaux qui y président : raison et sentiment, pour citer Jane Austen[3], c'est-à-dire des aspects économiques et sentimentaux mêlés. Depuis l'orée de l'époque romantique, à laquelle appartient ce dernier roman, le rapport entre les deux s'est inversé. Aujourd'hui en effet, l'idéal qui domine est celui d'une rencontre amoureuse, amour qui deviendra peut-être ensuite le ciment du couple, et/ou la recherche du plaisir. A l'époque romantique, même si la littérature exalte l'amour-passion, ce sentiment apparaît au contraire comme un fondement très incertain. Le roman de Thomas Hardy, publié en 1874, se situe entre ces deux extrêmes.

Une comparaison entre l'œuvre originale et son adaptation cinématographique est ici nécessaire, car le cinéaste s'éloigne parfois du roman. Il est un homme du XXI^{e} siècle qui s'adresse à nous, ses contemporains, pas à un lecteur ou plutôt une lectrice — jadis comme aujourd'hui le lectorat des romans était/est surtout féminin — de l'époque victorienne. Mais cette comparaison nous permet précisément de saisir cette idée : l'amour, qui semble être un sentiment universel, ne cesse de se métamorphoser à travers l'espace, le temps et les milieux sociaux. Les œuvres de fiction contribuent à le définir en proposant des mythes, des modèles, des idéaux, qui, pour être reçus, ne doivent pas être trop éloignés des attentes du public. Ainsi les personnages ont-ils été modernisés.

Loin de la foule déchaînée

Bathsheba ignore l'origine de son étrange prénom. Il s'agit d'un prénom biblique, celui de la belle Bethsabée, qui trompa son mari avec le roi David. Un parfum de péché originel plane sur elle. Cela nous renvoie à la représentation persistante de la femme pècheresse, depuis Eve et Pandore.

Gabriel, dont le patronyme *Oak* signifie signifie « chêne », ce qui est déjà tout un programme, est immédiatement tombé amoureux d'elle, *love at first sight.* Le héros du roman, contrairement à celui du film, n'est pas tout à fait un jeune premier : il est intelligent, intègre et séduisant, mais aussi guindé et maladroit. Il s'adresse à la tante de Bathsheba pour faire sa demande en mariage. Celle-ci lui révèle que sa nièce a déjà de nombreux galants, et Bathsheba veut rétablir la vérité : elle n'a pas de galant. L'honneur

---

[1] Le présent texte est celui d'une conférence prononcée le 6 octobre 2016 à la Bibliothèque Raoul Mille (Nice) dans le cadre de la manifestation Cinémille, après la projection du film *Loin de la foule déchaînée.*

[2] Thomas Hardy, *Loin de la foule déchaînée,* traduit de l'anglais par Mathilde Zeys, Paris, Archipoche, 2015. (1^{ere} édition, *Far from the Madding Crowd,* 1874)..

[3] Jane Austen, *Raison et sentiments,* traduit de l'anglais par Jean Privat, Paris, 10/18, 2012 (1^{ere} édition, *Sense and Sensibility,* 1811).

est en effet chose essentielle pour une jeune fille. Il réside dans sa virginité, « un capital » selon Alexandre Dumas. Orpheline, Bathsheba doit défendre seule le sien. D'où ce malentendu : Gabriel pense qu'elle lui a couru après pour accepter sa demande. Il lui offre protection et sécurité matérielle, ce qui correspond au rôle d'un bon mari : si elle l'épouse, elle aura une ferme, et, par la suite, peut-être même un piano... Mais l'important est de fonder un ménage solide, c'est-à-dire une unité économique viable ainsi qu'une famille. Gabriel est amoureux, mais aussi raisonnable : si Bathsheba ne possède rien, elle est jeune, belle et en bonne santé, ainsi susceptible de lui donner des enfants et de l'aider à la ferme, d'autant qu'elle est instruite et vaillante. Mais elle déclare nettement : « Je ne vous aime pas », déclaration qu'on ne retrouve pas dans le film dans lequel elle dit au contraire à Gabriel qu'il a été son premier amour. Comme celui-ci lui fait miroiter les agréments du mariage, elle rétorque : « Je ne serais pas fâchée de jouer pendant la noce le rôle de la mariée, sans avoir le mari. Mais puisque c'est impossible, je ne me marierai pas ». Gabriel ne comprend pas, car elle s'écarte ici de la destinée normale — et désirable — de toute femme : le mariage et la maternité.

Dès le commencement du film — comme du roman — Bathsheba est présentée comme une héroïne transgressive, indépendante. Dans la première image, sa silhouette en travesti se dessine à contre-jour. Le port du pantalon est alors interdit aux femmes. Dans un autre anachronisme voulu, elle porte une veste en cuir qui lui donne l'allure d'une amazone moderne. Elle lance son cheval au galop. Cette chevauchée, qui figure aussi dans le roman, symbolise son goût de la liberté et sa nature fantasque (s'allonger sur la croupe de son cheval pour passer sous une branche est bien sûr inconvenant). Bathsheba est à l'opposé de l'idéal de la femme victorienne que la romancière Virginia Woolf appelle « l'ange du foyer[4] » : femme d'intérieur, discrète, laborieuse, docile, pudique et modeste. Le fait que la jeune fille ait perdu sa mère de bonne heure explique qu'elle n'a pas intériorisé ces normes. Un héritage providentiel va lui permettre de vivre selon son désir, de diriger sa ferme, d'aller vendre sa récolte dans un lieu exclusivement masculin. Elle aime le pouvoir, à tel point qu'elle ne supporte pas qu'on échappe à son empire : ainsi embrase-t-elle le cœur de son voisin M^{r} Boldwood insensible à son charme par l'envoi d'un valentin sur lequel elle a écrit : « Epouse-moi ». Et au-delà de l'attirance qu'elle éprouve pour le sergent Troy, c'est le dépit de s'entendre dire qu'il lui en préfère une autre qui la pousse à l'épouser.

Dans le film, on découvre le sergent Troy au travers du regard énamouré de sa fiancée, Fanny Robin, qui en même temps grelote parce qu'elle n'a pas de manteau. Ainsi la défaillance de Troy est-elle révélée d'emblée : il est incapable de la protéger, ne serait-ce que du froid. Ce beau parleur parvient à séduire Bathsheba pourtant prévenue contre lui. Après le mariage, la loi lui permet de disposer des biens de sa femme et d'exercer son autorité sur elle. Le masque tombe. Pour la jeune femme, le mariage devient synonyme de ruine et d'humiliation.

A contrario, M^{r} Boldwood est un homme respectable d'âge mûr. Il offre à Bathsheba la perspective d'une vie confortable et oisive tout en lui promettant de ne

[4] Virginia Woolf, *Les fruits étranges et brillants de l'art,* traduit de l'anglais par Sylvie Durastanti, Paris, Editions des femmes, 1983.

pas empiéter sur sa liberté, mais elle refuse parce qu'elle n'est ni amoureuse ni attirée par lui. La passion que Boldwood voue à la jeune femme finit par ruiner sa vie.

Gabriel, qui désormais gère la ferme de Boldwood sans cesser de veiller sur les intérêts de Bathsheba décide un jour de partir. Dans le film, il lui dit : « vous devez mener vous-même vos combats », un propos qui pourrait séduire une jeune femme d'aujourd'hui. Puis on voit s'éloigner le couple enlacé, dans un *happy end*. Dans le roman, Gabriel décide de partir pour ne pas compromettre Bathsheba, car la présence d'un célibataire auprès de la jeune veuve suscite des ragots. Cette dernière est affectée par la distance qu'il a déjà prise vis-à-vis d'elle. Elle interprète cela comme du mépris, aussi provoque-t-elle une explication qui permet à Gabriel de la redemander en mariage, cette fois avec succès. Dès lors, « ils parlèrent peu de leurs sentiments réciproques : ce n'était pas nécessaire entre amis depuis si longtemps éprouvés. […] cette bonne camaraderie, qui résulte de la poursuite d'un but commun, est malheureusement peu fréquente à côté de l'amour : homme et femme veulent bien s'associer dans le plaisir, mais non dans la peine. Cependant, quand des circonstances fortuites permettent son développement, ce double sentiment est le seul amour qui soit aussi fort que la mort, l'amour que rien ne peut ébranler ni amoindrir, à côté duquel toute autre passion de ce nom n'est que vaine fumée. »

L'intrigue du roman comme sa conclusion résument l'idéal du mariage dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle : Bathsheba trouve le bonheur non aux côtés du plus séduisant (Troy) ni du plus riche (Boldwood) de ses prétendants, mais auprès de Gabriel avec lequel elle est soudée par une « bonne camaraderie ». Même si, grain de sable dans cette construction raisonnable, elle s'est mise à le désirer au moment où elle pensait le perdre. Pour résumer, un mariage de raison et de sentiment. Nous nous situons à mi-chemin entre deux régimes de rencontre.

Héritages. L'ancien régime de la rencontre.

Avant la Révolution française, qui permet l'avènement de l'individu, on agit d'abord comme membre d'une communauté dont on sert les intérêts. Si l'on est par exemple de sang royal, on se marie pour permettre la conclusion de la paix (cas de Louis XIV avec Marie-Thérèse au traité des Pyrénées), sceller une alliance (Louis XVI et Marie-Antoinette) ou remplir les caisses de l'Etat (Henri IV et Marie de Médicis, qui appartient à une famille de banquiers), mariage qui peut se faire sans qu'il y ait eu rencontre préalable, et même hors de la présence des intéressés, par procuration, comme ce fut le cas pour Anne d'Autriche et Louis XIII. Pour mesurer la dimension purement politique de ces unions, il faut lire *L'Echange des princesses* de Chantal Thomas [5] : le Régent décide de marier le jeune Louis XV à l'infante Anna Maria Victoria, âgée de quatre ans, et sa propre fille de douze ans au prince des Asturies. Il n'y a pas une once de sentiment dans cette transaction. Un roi peut ensuite avoir des maîtresses — Louis XV, qui, finalement épousera Marie Leszczynska ne s'en privera pas — mariage, amour et

[5] Chantal Thomas, *L'échange des princesses,* Paris, Seuil, 2013.

plaisir étant dissociés. La reine, elle, doit rester fidèle pour ne pas faire peser le doute sur la légitimité des enfants royaux.

Dans l'aristocratie du XVIII[e] siècle, les maris se montrent volontiers tolérants : la fidélité conjugale apparaît comme une valeur bourgeoise, donc ridicule. Une fois leur contrat rempli, c'est-à-dire après avoir mis au monde des héritiers mâles, les femmes peuvent vivre comme elles l'entendent. Ainsi la marquise du Châtelet entretient au grand jour une liaison avec Voltaire[6]. Mais longtemps, l'amour, dont on rêvait volontiers sans songer à concrétiser ce rêve, a surtout été considéré comme source de catastrophe. Au XVI[e] siècle, le mariage d'amour de Marie Stuart avec Darnley débouche sur une révolte de la noblesse écossaise. Dans *La Princesse de Clèves*, roman qui reflète les valeurs nobiliaires du XVII[e] siècle, le prince avoue son amour à sa femme sur son lit de mort. Il dit le lui avoir caché « par crainte de vous déplaire ou de perdre quelque chose de votre estime[7] ».

Mutations

A l'orée du XIX[e] siècle, la raison préside toujours à la rencontre, qui doit déboucher sur le mariage, fondement de l'ordre social, « car c'est par la petite patrie (c'est-à-dire la famille) qu'on s'attache à la grande » lit-on dans le préambule de Code civil (1804), ce qui est assez éloigné des effusions romantiques exprimées à la même époque par M[me] de Staël dans son roman *Corinne ou l'Italie*[8]. Le mariage est la seule destinée envisageable pour une femme, en dehors du couvent, mais cette alternative n'existe pas en Angleterre où il n'y a pas d'ordres religieux. Il y a pourtant des femmes célibataires. C'est, au début du XIX[e] siècle, le cas de Jane Austen, amoureuse d'un jeune homme qui l'aime en retour, mais elle n'a pas de dot[9]. En France, la proportion des femmes seules s'accroît après les campagnes napoléoniennes qui déséquilibrent le marché matrimonial. Ces célibataires malgré elles sont stigmatisées comme des « vieilles filles » : forcément laides puisque laissées pour compte, donc frustrées voire méchantes, comme *La cousine Bette* dans Balzac [10]. La femme célibataire n'a pas de vie propre, elle doit se vouer à sa famille. Revenons à Jane Austen. Bien que ses romans soient reconnus dès leur publication comme des chefs d'œuvre, elle ne sera jamais, aux yeux des siens, que l'insignifiante Jane. Elle construit son œuvre au coeur des contraintes familiales. Elle a installé son bureau dans la salle commune, à côté d'une porte qui grince, pour pouvoir dissimuler son travail dès que quelqu'un entre dans la pièce.

Cette situation explique que la « chasse au mari » soit la préoccupation majeure des femmes dans ses romans, comme dans la réalité. Ou que l'on puisse déjà

---

[6] Elisabeth Badinter, *Emilie, ou l'ambition féminine au XVIIIe siècle,* Paris, Flammarion, 1983.
[7] Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves,* Paris, Belin-Gallimard, 2011 (1[ere] édition : 1678).
[8] Madame de Staël, *Corinne ou l'Italie,* Paris, Folio classique, 1985 (1[ere] édition : 1807).
[9] Claire Tomalin, *Jane Austen, passions discrètes,* traduit de l'anglais par Christiane Bernard et Jacqueline Gouirand-Rousselon, Paris, Autrement littératures, 2000. Voir aussi la série d'émissions qui lui a été consacrée sur France Culture dans *La Compagnie des auteurs.* https://www.franceculture.fr/emissions/la-compagnie-des-auteurs/jane-austen-14-dependance-et-liberte (page consultée le 5 septembre 2016)
[10] Honoré de Balzac, *La Cousine Bette,* Paris, Folio classique, 2007 (1[ere] édition : 1846)

trouver des annonces matrimoniales dans la presse du XVIII[e] siècle. Les hommes y recourent aussi, surtout les veufs, pour rencontrer une seconde femme qui élèvera les enfants du premier lit, situation assez banale à une époque où beaucoup de femmes meurent en couches, reflétée par les contes de fées : Blanche Neige ou Cendrillon sont affligées d'une marâtre.

Les rôles sociaux sont alors strictement répartis selon le sexe : les hommes agissent dans la sphère publique (professionnelle ou politique), les femmes dans la sphère privée. Selon Jean-Jacques Rousseau, dont la pensée est prégnante au XIX[e] siècle, les hommes et les femmes possèdent des qualités complémentaires : la force et la raison pour les uns, l'amour et la sensibilité pour les autres. Bientôt, la médecine apporte sa caution scientifique à l'idée d'une supposée nature féminine. La femme est si fragile que faire des études ruinerait sa santé[11]. Il est assez bouleversant de lire le journal d'Ada Lovelace, fille de Lord Byron. Ada est une mathématicienne géniale, aujourd'hui reconnue comme la précurseure de la programmation informatique, passionnée par l'étude. Mais connaissant les théories médicales de son temps, elle craint pour sa santé au point de consigner dans son journal ses moindres malaises pour essayer de les contrôler et se garder de la folie[12]. Combien de femmes ont-elles renoncé à l'étude à cause du discours médical ? La médecine, pratiquée par des hommes, sert évidemment les intérêts masculins. Romancières, savantes et artistes sont au mieux présentées comme des créatures exceptionnelles — qui doivent absolument le rester — au pire comme des monstres, objets de railleries. Une femme qui travaille perd sa féminité et sa beauté, comme l'attestent les caricatures de Daumier ou de Gavarni. Un homme public est glorifié, statufié. « Femme publique » signifie prostituée.

Le mariage est donc la seule carrière honorable pour une femme. Mais en France, selon l'article 213 du Code civil : « Le mari doit protection à sa femme, la femme doit obéissance à son mari ». A partir de 1816, le divorce, légalisé sous la Révolution, est à nouveau interdit. Il sera rétabli — pour faute — en 1884, et le divorce par consentement mutuel n'étant autorisé qu'à partir de 1975. Avant 1970, seul le père possédait l'autorité sur ses enfants. Il existe enfin un double standard de la morale : un homme peut avoir des aventures à condition de ne pas commettre l'adultère sous le toit conjugal, une femme non, et si son mari la surprend en flagrant délit, il a le droit de la tuer.

Le cas de Flora Tristan permet de mesurer les implications pratiques de la loi. Elle naît en 1803, un an avant l'adoption du Code civil. La mort de son père, un aristocrate péruvien, la plonge dans la misère. Pour gagner sa vie, elle entre en 1820 comme ouvrière-coloriste dans l'atelier d'un artiste, Chazal, qui l'épouse. Mais son mari se révèle ivrogne et violent. Elle s'enfuit, enceinte de son troisième enfant. Il la harcèle : la hors-la-loi, c'est elle qui a quitté le domicile conjugal. Elle doit changer d'identité pour lui échapper, préférant passer pour une fille-mère, même si c'est très stigmatisant. En

---

[11] Wanda Bannour, « L'idéologie du corps médical au XIXe siècle », *Cahiers du Grif, Misogynies,* 1993, p. 51-58.

[12] https://www.franceculture.fr/emissions/la-marche-des-sciences/ada-lovelace-lady-de-l-informatique?xtmc=lovelace&xtnp=1&xtcr=1 (page consultée le 1er octobre 2016).

1833 elle part au Pérou, espérant entrer en possession de son héritage mais comme le mariage de ses parents n'avait pas été légalisé en France, elle n'obtient rien. Elle écrit au retour les *Pérégrinations d'une paria*, ouvrage dans lequel elle raconte son histoire et la généralise, comparant la situation sociale des femmes à celle des intouchables en Inde. Chazal furieux qu'elle ait écrit ce livre lui tire dessus en pleine rue, et lors du procès, son avocat essaie pourtant d'inverser les rôles : elle a quitté le domicile conjugal, a voyagé seule, elle est la fautive[13].

Il s'agit certes d'une situation extrême, mais George Sand, contemporaine de Flora Tristan, également mal mariée, ne cesse de dénoncer le mariage à travers ses romans. Elle souligne l'écart d'éducation entre les garçons et les filles. A propos de ces dernières, elle écrit : « nous les élevons comme des saintes, puis nous les livrons comme des pouliches[14] ».

Un jeune homme est souvent initié à l'amour par une femme plus âgée. On en rencontre de nombreux exemples dans la littérature. Dans *Le Rouge et le noir,* Julien Sorel a une liaison avec M^{me} de Rénal, mère des enfants dont il est le précepteur, mais il envisage d'épouser une jeune aristocrate, Mathilde de la Môle[15]. Un jeune homme arrive par ailleurs au mariage en ayant fait l'expérience du bordel, véritable rite initiatique pour les hommes. Paris est alors la capitale mondiale de l'amour, comme l'a montré la récente exposition au Musée d'Orsay sur la prostitution [16]. Comment s'étonner que pour de nombreuses jeunes femmes, la nuit de noces s'apparente souvent à un viol ?

Certaines préfèrent encore le célibat à la dépendance conjugale, fût-ce au prix de la gêne matérielle et de la réprobation. Sous le Second Empire, l'artiste Marie-Edmée Pau considère le mariage « comme un labyrinthe sans clé ». « Je me trouverais plus malheureuse qu'Iphigénie s'il me fallait, comme un bélier de sacrifice, les bras, le cou, les mains, la tête enchaînés d'or me présenter… au monde dit-on, moi je dis à l'enchère ». « Non, je ne serai jamais l'être de quelqu'un », ajoute-t-elle ailleurs. Pour elle, mariage rime avec esclavage. Par la suite, elle tombe amoureuse d'une autre jeune femme, ce qui est inenvisageable dans le milieu catholique, militaire et provincial auquel elle appartient. Elle mourra d'avoir renoncé à ses désirs[17].

Quant aux hommes, ils sont tiraillés entre l'idéal de l'amour romantique et l'injonction d'être homme. Flaubert est emblématique de cette contradiction. L'auteur de *Madame Bovary* exprime par ailleurs une misogynie empreinte de crudité : « Ma vanité était telle, quand j'étais jeune que, lorsque j'allais au bordel avec mes amis, je prenais la

---

[13] Dominique Desanti, *Flora Tristan, la femme révoltée,* Paris, Hachette, 1972.

[14] George Sand, *Lélia,* Paris, Folio classique, 2003 (1ère édition : 1833).

[15] Stendhal, *Le Rouge et le noir,* Paris, Garnier-Flammarion, 2013 (1ère édition : 1830).

[16] Musée d'Orsay. *Splendeurs et misères. Images de la prostitution, 1850-1910,* Paris, Musée d'Orsay-Flammarion, 2015. Voir aussi Lola Gonzalez-Quijano, *Capitale de l'amour. Filles et lieux de plaisirs à Paris au XIXe siècle,* Paris, Vendémiaire, 2015.

[17] Nicole Cadène, *« Mon énigme éternel ». Marie-Edmée… une jeune fille française sous le Second Empire,* Aix-en-Provence, PUP, 2012.

plus laide et tenais à la baiser devant tout le monde, sans quitter mon cigare.[18] ». Il évoque aussi « les charmantes femelles » qu'il rencontre lors d'un voyage à Naples, « et pas cher ».

Un homme peut s'épanouir dans une relation hors mariage. Pour une femme, le prix à payer est exorbitant. En 1833, éprise de Franz Liszt, Marie d'Agoult quitte le domicile conjugal. Elle est contrainte de s'exiler. Elle a nommé sa fille Cosima parce que celle-ci est née en Italie, au bord du lac de Côme[19]. Au début du XX^{e} siècle, la société n'est pas devenue plus tolérante vis-à-vis des amours féminines. En 1910, veuve depuis quatre ans, Marie Curie a une liaison avec Paul Langevin. Elle est traînée dans la boue. Alors, revenons au mariage…

Le triomphe de l'amour ?

Le XIX^{e} siècle voit aussi le développement de la vie privée et de l'affectivité, qui entraîne une valorisation de l'amour conjugal. L'exemple vient de haut : au lendemain de sa nuit de noces, la reine Victoria écrit à son ministre Lord Melbourne : « Nuit déconcertante et exquise [20]». L'amour s'épanouit aussi en République. En France, il devient le fondement du mariage. Après la défaite de Sedan, en 1870, un littérateur estime que le redressement de la France doit passer par là : « On ne peut enfanter des enfants au cœur chaud avec des parents froids. Mariez-vous par amour et les enfants seront élevés dans l'amour de la patrie[21] », écrit-il. L'amour devient vertu républicaine.

A cette époque, les féministes de la première vague [22], que l'on considère à tort comme les ennemies des hommes, revendiquent leurs droits civils et l'accès à l'éducation au nom de l'égalité, mais aussi de l'harmonie du couple : l'amour entre deux êtres n'est réellement possible que si les rapports de domination sont abolis, et si la femme est autre chose qu'une jolie poupée. Le cas de la suffragiste Hubertine Auclert, la plus célèbre d'entre elles, est poignant : elle rencontre Antonin Lévrier, un autre militant féministe. Mais elle ne veut pas se soumettre à l'article 213 du Code civil, Code civil dont elle organisera d'ailleurs l'autodafé en 1904, lors du centenaire de son adoption. Comme elle respecte les normes morales, elle sacrifie l'amour à la liberté. Mais lorsque Lévrier est mourant, elle l'épouse pour pouvoir l'assister dans ses derniers moments. D'autres féministes prônent l'union libre, ce qui est mal interprété : elles sont perçues comme débauchées, et des hommes tirent parti de la situation pour se soustraire à leurs responsabilités. Madeleine Pelletier qui a constaté de telles situations dans les milieux anarchistes, opte au contraire pour la chasteté.

---

[18] Cité dans le journal des Goncourt http://www.amis-flaubert-maupassant.fr/article-bulletins/015_027/ (page consultée le 1er octobre 2016).

[19] Charles Dupêchez, *Marie d'Agoult, 1805-1876,* Paris, Plon, 1994.

[20] Citée par Sabine Jeannin Da Costa, *Histoire du mariage,* Paris, La Martinière, 1994.

[21] Cité par Jean-Claude Bologne, *Histoire du mariage en Occident,* Paris, Lattès, 1995.

[22] C'est-à-dire entre 1870 et 1939. Pour une vision d'ensemble, voir Florence Rochefort, Laurence Klejman, *L'Égalité en marche, le féminisme sous la Troisième république,* Paris, Editions des femmes, 1989.

Sous l'influence des féministes, le mariage évolue cependant : Alfred Naquet, à l'origine de la loi sur le divorce, était féministe. Aujourd'hui le mariage d'amour est entré dans les mœurs, libéré du carcan de jadis par les bouleversements sociaux. Mai 1968 est souvent perçu comme le point de départ de la révolution sexuelle qui s'épanouit dans la « parenthèse enchantée » des années 1970, avant les années Sida. Une nouvelle Jane Austen intitulerait peut-être aujourd'hui son roman « plaisir et sentiments ». Dans cet ordre-là, car le sentiment amoureux est désormais suspect, parfois perçu comme une aliénation. En réalité, des évolutions étaient à l'œuvre depuis la Belle époque où le modèle américain du *flirt* atteint la France. Les couples se rapprochent dans les salles de bal puis dans les dancings. Après la danse, le baiser devient l'étape essentielle du rapprochement des corps : jusqu'ici, le premier contact physique intervenait lors de la nuit de noces. Le recul de la pratique religieuse éloigne les femmes du modèle réfrigérant de la Vierge Marie et les relations prénuptiales se multiplient[23]. Les féministes de la deuxième vague ont permis d'accélérer ces évolutions. Elles ont centré leurs combats sur le droit des femmes à disposer de leur corps. Combats qui aboutissent notamment à la légalisation de la contraception puis de l'avortement [24] . Les femmes sont aussi plus libres de leurs choix parce qu'elles ont conquis l'indépendance économique, même si, en temps de crise, elles restent davantage exposées que les hommes à la précarité. Elles sont devenues plus exigeantes : elles attendent d'une rencontre qu'elle leur apporte l'amour *et* l'épanouissement personnel. Dans le cas contraire, elles divorcent. Mais une rencontre ne doit plus obligatoirement déboucher sur un mariage, ni un mariage sur la maternité. Depuis le vote de la loi instituant le mariage pour tous, en 2013, les couples homosexuels ont désormais droit de cité, au même titre que les autres.

L'homophobie et la misogynie n'ont pas pour autant disparu et le passé continue à conditionner les conduites. Les femmes peinent à faire entendre leur voix. Lorsque Boldwood lui demande si elle éprouve pour lui « de l'affection ou du respect », Bathsheba lui répond par cette remarque d'une étonnante modernité : « — Je ne sais pas… du moins, je ne puis le dire. Il est difficile à une femme d'exprimer ses sentiments dans un langage presque entièrement formé par les hommes pour exprimer les leurs. » Les hommes demeurent en situation de pouvoir et la liberté des femmes reste suspecte. Une femme qui sort avec un homme plus jeune est ainsi perçue comme une « cougar », une prédatrice. Sa proie, qualifiée de *Toy boy*, est englobée dans la réprobation sociale. Mais devenir cougar n'est pas donné à toutes — il est préférable pour cela d'être riche et belle — car « Nous, les femmes, nous sommes des boîtes de conserve. Du jour au lendemain impropres à la consommation » écrit la romancière Camille Laurens qui fixe la date de péremption des femmes au seuil de la cinquantaine ; « Hier fantasme, aujourd'hui fantôme » résume-t-elle [25] . Le plaisir féminin reste suspect, d'où cette question récurrente sur les forums Internet : faut-il coucher dès la première rencontre ?

---

[23] Anne-Marie Sohn, *Du Premier baiser à l'alcôve. La sexualité des Français au quotidien (1850-1950),* Paris, Aubier, 1996.

[24] En France, la loi Neuwirth, 1967 et la loi Veil, 1975.

[25] Camille Laurens, *Celle que vous croyez,* Paris, Gallimard, 2016.

La littérature et désormais le cinéma accompagnent ces changements. Ils reflètent et renforcent les stéréotypes, ou prennent au contraire acte de leur éventuel dépassement, contribuant à ouvrir de nouvelles possibilités. Le cinéma a immortalisé des rencontres éphémères mais inoubliables : Audrey Hepburn et Gregory Peck dans *Vacances romaines* (Wyler, 1953) ; Kate Winslet et Leonardo di Caprio dans *Titanic* (Cameron, 1997*).* Certaines débouchent sur le grand amour comme dans *Loin de la foule déchaînée*, amour heureux dans la cohorte des comédies romantiques avec Julia Roberts, de *Pretty Woman* (Marshall, 1990) à *Coup de foudre à Notting Hill* (Michell, 1999), tragique dans *Pour qui sonne le glas* avec Ingrid Bergman et Gary Cooper (Wood, 1943), ou *West Side Story* (Bernstein, 1961). Dans le générique du *Cinéma de Minuit*, actrices et acteurs se succèdent à l'image dans un fondu enchaîné pour former des couples mythiques, qui ont façonné nos imaginaires[26]. Ces couples hollywoodiens sont très normatifs : une belle jeune femme embrasse un homme plus âgé. Tous sont blancs et hétérosexuels. Mais désormais, on rencontre aussi des couples mixtes, y compris dans le cinéma populaire. On peut mesurer le chemin parcouru depuis la fin des années 1960 en comparant *Devine qui vient dîner ce soir ?* (Kramer, 1967) à la comédie *Qu'est-ce qu'on a fait au bon Dieu ? (*Chauveron, 2014) même si le premier est situé en Amérique et le second en France. Les couples homosexuels sont plus fréquemment mis en scène : Adèle et la fille aux cheveux bleus dans *la vie d'Adèle* (Kechiche, 2013), les deux cow boys dans *Le secret de Brokeback Mountain* (Lee, 2006) ou la troublante Carol incarnée par Cate Blanchett abandonnant le foyer conjugal pour vivre sa passion avec une jeune femme (Haynes, 2015). On est loin de *La Cage aux folles…* (Molinaro, 1978). Un physique ordinaire n'empêche plus de crever l'écran (Marc Rylance et Kerry Fox dans *Intimité* de Patrice Chéreau, 2001).

De même, dans la « vraie vie » nous sommes invités à assumer nos imperfections par la campagne 2015 de Meetic déclinée sur le thème « LoveYourImperfections », ce qui nous conduit aux nouvelles modalités de la rencontre induites par la révolution de l'Internet, à l'orée du III^{e} millénaire.

Sex@mour

On se rencontre toujours sur les bancs de l'école devenue mixte, sur le lieu de travail, dans une soirée ou dans un bar, mais ces méthodes se révèlent parfois insuffisantes dans nos sociétés marquées par une distension des liens sociaux. Avec dix-huit millions de célibataires en France, on assiste aujourd'hui à un véritable « célibat boom », célibat subi ou choisi. C'est de cette « ultra moderne solitude » dont se plaignirent un jour trois hommes divorcés lors d'un dîner auquel assistait un certain Marc Simoncini. Ce dernier eut alors l'idée de fonder Meetic, en s'inspirant du site de rencontres américain Match.com. Mis en ligne en 2002, Meetic connaît un développement rapide. Au départ, c'était un simple lieu de rendez-vous. Désormais, la rencontre affinitaire, inaugurée par le site allemand Parship, en 2005, triomphe. Chacun-

[26] https://www.youtube.com/watch?v=evyYAo3k0Uw

e définit son profil psychologique, méthode cautionnée par des psys, la psychanalyste Sophie Cadalen dans le cas Meetic. Des algorithmes orientent les membres vers des profils compatibles. Au départ, le site était surtout fréquenté par des jeunes appartenant aux catégories socio-professionnelles supérieures, mais la rencontre en ligne concerne désormais des personnes de tous âges et de toutes conditions. On estime qu'un célibataire sur deux a déjà visité l'un des quelques deux mille sites de rencontres qui existent aujourd'hui en France. Sites spécialisés selon profil sociologique, l'âge, les origines, le statut conjugal, les goûts, l'orientation sexuelle et les attentes des intéressés.

En dépit de cette apparente banalisation, ceux et celles qui ont rencontré ainsi l'âme sœur sont parfois réticents à le révéler, comme si cela dévalorisait leur histoire[27]. Les sites ne parviennent pas se défaire d'une image « d'hypermarchés » de l'amour : l'abondance de l'offre donne le vertige, d'autant plus que les usagers sont privés de tous les modes de communication non verbale qui leur permettent de s'orienter dans la « vraie vie » : un regard, une mimique, un geste... Que recherche l'autre ? Le sexe ou l'amour ? Cette incertitude doublée d'ambiguïté se reflète dans le titre du livre de Jean-Claude Kaufmann, *Sex@mour*.[28] La rencontre en ligne favorise le zapping. Elle contredit l'idéal de la rencontre singulière. Devoir expliciter ses attentes — telle tranche d'âge, telle zone géographique, telle catégorie socio-professionnelle, telles caractéristiques physiques, *etc* — pulvérise l'idéal romantique de l'amour-passion censé échapper à toute détermination et la croyance au destin. Certain-e-s préfèrent se tourner vers les réseaux sociaux sur lesquels leur quête est exprimée de façon moins crue. La littérature s'est déjà emparée de ces nouvelles formes de rencontres, auxquelles elle apportera peut-être un supplément d'âme : Eric Reinhart dans *L'Amour et les forêts*[29] ou Camille Laurens dans *Celle que vous croyez*.

Avant de conclure, donnons la parole aux Bridget. Qui est Bridget ? « Une nana d'aujourd'hui avec ses doutes, ses envies et qui a un besoin fou de comprendre pourquoi c'est pas comme dans les contes de fées ? [30] » Elle a choisi ce nom par référence à *Bridget Jones,* personnage imaginé à la fin du XX^{e} siècle par la romancière anglaise Helen Fielding.[31] Au cinéma, le personnage est incarné par la *girl next door* Renée Zellweger. *Bridget Jones Baby,* réalisé par Sharon Maguire, est sorti le 5 octobre 2016 sur les écrans français. Bridget est amoureuse de Marc Darcy, ainsi nommé par référence au héros de *Pride and Prejudice* [32]. Comme les héroïnes austeniennes, elle vit dans la hantise de finir vieille fille. On mesure ici la permanence des stéréotypes, et de la

---

[27] Marie Bergström, « La loi du supermarché ? Sites de rencontre et représentations de l'amour », *Ethnologie française. Sexualités négociées,* juillet 2013, p. 433-442.

[28] Jean-Claude Kaufmann, *Sex@mour,* Paris, Armand Colin, 2010.

[29] Eric Reinhardt, *L'amour et les forêts,* Paris, Folio, 2016.

[30] http://www.lesbridgets.com/index.php/edito.html (page consultée le 4 octobre 2016).

[31] Helen Fielding, *Le Journal de Bridget Jones,* traduit de l'anglais par Arlette Stroumza, Paris, Albin Michel 1998 (1^{ere} édition : *Bridget Jones Diary,* 1996). Ont ensuite suivi : *L'Age de raison* (2000)*, Folle de lui* (2014) et *Bridget Jones Baby* (2016).

[32] Jane Austen, *Orgueil et préjugés,* traduit de l'anglais par Sophie Chari, Paris, Poche, 2011 (1^{ere} édition : *Pride and prejudice,* 1813).

« chasse au mari », même si Bridget est une « célibattante ». Parmi les articles les plus consultés par les Bridget, figurent « Ces hommes qui ont peur d'aimer ou de l'engagement » et « ces femmes qui aiment trop » : comme par le passé, les femmes continuent à investir davantage la rencontre amoureuse que ne le font les hommes. Mais l'affirmation du psychothérapeute John Gray selon laquelle *Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus* est évidemment fausse. Les différences de comportement vis-à-vis de la rencontre et de l'amour résultent d'une construction culturelle dont nous avons évoqué ici quelques aspects. L'héritage du passé, souvent figé dans des stéréotypes, pèse, la plupart du temps à leur insu, sur les hommes et les femmes du présent. En prendre conscience est sans doute nécessaire pour se libérer de ces pesanteurs et ouvrir la possibilité d'une vraie rencontre…

Nicole Cadène
GeFeM, UMR Telemme